

✻ Gabriel VEYRE ✻

AU MAROC



Dans l'Intimité

du **SULTAN**



LIBRAIRIE UNIVERSELLE, 33, Rue de Provence, PARIS

GABRIEL VEYRE

AU MAROC

(1901 - 1905)

Dans l'Intimité

du

SULTAN

LIBRAIRIE UNIVERSELLE
33, RUE DE PROVENCE, 33, PARIS

Dans l'intimité du Sultan

Table des matières

Comment j'abordai au Maroc.....	1
Les commencements d'un règne	6
El Menebhy, ministre de la guerre.....	9
Le Caïd Mac Lean.....	20
Dans la Cour des Amusements	28
La vie au Palais. Une journée du Sultan.	36
Mouley Abd el Aziz : L'homme. Le souverain	44
Moeurs marocaines. L'esclavage.	56
La France au Maroc : la “pénétration pacifique”	69

Comment j'abordai au Maroc.

J'avais déjà pas mal couru le monde. J'avais connu ou approché plus d'un souverain et maints princes exotiques, du Mikado et du prince impérial, son fils, à l'empereur d'Annam, au roi du Cambodge et à leurs familles, sans parler de quelques présidents de républiques américaines, au Mexique, au Venezuela,... que sais-je?... Je me reposais aux bords du Rhône de tant de lointains voyages, lorsque j'appris qu'on cherchait un homme, un ingénieur à même d'enseigner tout d'abord au sultan du Maroc la photographie, dont il s'était épris, puis de l'initier, au besoin, aux plus récentes découvertes modernes: derniers perfectionnements de l'électricité, téléphonie et télégraphie mêlées, cinématographe et phonographe, bicyclette et jusqu'à l'automobilisme, si la chose lui chantait.

Pourquoi pas moi ? L'occasion était excellente de voir un pays nouveau plus mystérieux et plus fermé encore que tous ceux que j'avais parcourus jusque-là, et d'étendre encore, par surcroît, mes belles relations. Ma candidature fut posée. On m'agréa. Je partis. C'était au commencement de 1901.

En ces temps bienheureux, une préoccupation, à la cour marocaine primait toutes les autres: coûte que coûte amuser le Sultan. Ce but dominait, résumait toute la politique de l'omnipotent ministre de la guerre, Si Mehedi el Menebhy qui, depuis la mort du vieux grand-vizir Ba Hamed, avait pris sur Abd el Aziz le plus complet ascendant et qui était alors à l'apogée de son étonnante fortune. L'Anglais Mac-Lean, le "caïd Mac-Lean", si adroit, si souple, qui était entré de compagnie avec El Menebhy dans les bonnes grâces du jeune souverain, s'employait de tous ses efforts à seconder ces desseins, apportant à la tâche un bon vouloir jamais las, une complaisance ingénieuse qui allaient lui conquérir absolument et l'amitié d'El Menebhy et la faveur impériale.

Le Sultan s'était éveillé un matin avec le désir de peindre, fantaisie peut-être d'adolescent rêvant de fixer sur la toile l'image de la favorite du jour. Mac Lean s'occupa donc de lui chercher un professeur et écrivit, comme de raison, en Angleterre. Mais les négociations prirent du temps. et le Sultan n'aimait guère attendre. Il fallut chercher plus près. On eut la bonne fortune de mettre la main sur un peintre américain qui travaillait depuis quelque temps à Tanger, M. Schneider. Faute d'un Anglais pur sang, le caïd l'appela: c'était encore un Anglo-saxon.

Cependant, le Sultan dut avoir avec la peinture des déceptions. Je les ai connues depuis par le menu et les raconterai. Ce procédé de reproduction des traits aimés, des choses du monde, lui apparut difficile et lent. On lui montra des photographies, on lui en expliqua le mystère. Il voulut désormais faire de la photographie. Mac Lean, derechef, écrivit à Londres. Et le Sultan, de nouveau, s'énerva dans l'attente.

On le sut hors du palais, hors de Marrakech, jusqu'à Tanger. C'est alors que je fus avisé, pressenti, accepté, et j'accourus.

Quel voyage ! Je souris encore d'y songer.

Mon embarquement à Marseille avait été télégraphié à la cour chérifienne. Et quand je connus, plus tard, le jeune Sultan Abd el Aziz, la soudaineté de ses caprices, l'ardeur impérieuse qu'il apportait lui-même et l'empressement qu'on mettait autour de lui à les satisfaire, je me rendis compte de l'impatience avec laquelle ma venue pouvait être espérée à Marrakech.

Depuis trois mois déjà on y attendait “le photographe”, l’Anglais qu'avait mandé Mac Lean. En débarquant à Mazagan, je trouvai là, si je puis dire, “ma maison” aux ordres: dix soldats d'escorte, un cuisinier, un interprète, des tentes, les chariots pour les bagages, tout le matériel du voyage, enfin.

Sans tarder, je me mis en route pour Marrakech. Mais la nervosité du Sultan était telle que chaque jour, à chaque étape, deux ou trois fois la journée même, un soldat envoyé à ma rencontre venait me dire de me dépêcher, au point qu'en arrivant, après quarante heures de voyage, sur lesquelles j'en avais passé trente-six à cheval, j'étais à la tête d'une escorte de vingt-cinq guerriers plus ou moins bien armés.

Pour le moment, je n'avais guère qu'un rêve. Harassé par cette course folle, je n'aspirais qu'à me reposer un moment, si court soit-il, dans le logis, d'ailleurs relativement confortable, qu'on avait préparé pour me recevoir. Mais j'avais trop compté sans mon hôte. Un soldat arrivait chez moi sur mes talons; puis deux, puis trois. Ma cour en fut pleine, ma porte assiégée: “ Le Sultan t'appelle ”, disait chacun d'eux en entrant. Et il restait là, de planton, pour remporter la réponse. En un clin d’oeil ils étaient vingt.

Mon interprète, qui connaissait et le caractère d'Abd el Aziz et les devoirs qu'imposait l'étiquette, ne put me donner qu'un conseil, qui était de courir sans tarder au palais, au débotté, même en habits de voyage, encore qu'on m'eût fait aviser que, sans doute, le Sultan m'imposerait le port du costume arabe; il me dit de me montrer, au moins, coûte que coûte, un moment, afin d'avoir la paix. Après quoi, je pourrais me reposer tranquillement... jusqu'au lendemain. Je me confiai à cet homme expérimenté et le suivis, couvert encore de la poussière des pistes en plein désert.

Un négrillon qui nous guettait à la porte du palais s’empressa d'aller avertir Abd el Aziz que “l'ingénieur était là”, puis s'en revint en hâte me chercher.

On m'introduisit dans la cour où le Sultan donnait ses audiences, et qui, recouverte en partie d'une tente bariolée, servait en même temps de salle de billard.

Tout de blanc vêtu, blanc de la tête aux pieds, à l'exception des babouches jaune citron et du mince liséré qui apparaissait, de son fez rouge enfoncé sur les sourcils, au-dessous du capuce rabattu de sa *djellaba* de fine laine, il était assis sous la véranda vitrée qui en occupait le fond, sans appareil, n'ayant à ses côtés qu'un seul homme: El Menebhy, son ministre de la guerre, son familier de toutes les heures.

Je m'avançai, faisant trois fois le salut militaire, la main au front. Puis j'attendis.

Rarement j'éprouvai, au premier abord, une impression de sympathie comparable à celle que je reçus en présence du jeune Sultan qui m'apparaissait dans cet appareil si simple, si différent de l'idée que je m'en étais formée en venant vers lui. Il avait alors vingt ans à peine. Grand, bien proportionné, imberbe encore, le teint clair, les yeux noirs, le regard puéril et très doux, il produisait l'effet d'un bon grand enfant rieur.

Bien vite il me questionna, avec le secours de l'interprète, me fit demander mon nom, mon âge, quelques détails sur ma vie, et si j'étais marié, notamment. Il avait déjà quelques notions vagues de la photographie et se préoccupait de savoir quels appareils, quelles nouveautés, quels jouets allais-je dire, je lui apportais. Puis il s'informa des conditions dans lesquelles s'était accompli mon voyage. Moi, souriant, hésitant un peu, craignant de déplaire, peut-être, au despote qu'on m'avait dépeint, je lui fis répondre que pour le satisfaire, j'étais venu très rapidement en brûlant les étapes; je confessai que j'étais très fatigué et, timidement, laissai comprendre que je serais heureux de jouir de quelques heures de repos. Mais, avec une bienveillance à laquelle je fus, à ce moment, particulièrement sensible, imposant silence à ses impatiences, que je connaissais du

reste, il voulut bien me dire que je pouvais me reposer toute la journée du lendemain, mais que, par exemple, il m'attendait le surlendemain sans faute.

J'allais me retirer quand je me rappelai cette indication qu'on m'avait donnée en venant, qu'il serait peut-être séant, et en tout cas de bonne courtoisie, de revêtir à l'avenir le costume arabe. Je priai l'interprète de demander au Sultan quels étaient à cet égard ses désirs :

- Conserve ton costume européen. Je veux que les Marocains s'habituent à le voir. »

Ainsi, tout en tranchant un point d'étiquette de cour, Abdel Aziz affirmait son tempérament réformateur, attestait, avant la lettre, ses dispositions favorables à la "pénétration pacifique". Il avait déjà donné plus d'une preuve de bonne volonté sur ce chapitre. Il ne devait pas tarder, même, à en souffrir.

Je m'imaginai volontiers que ce jour de congé qu'il m'avait accordé, que ce jour d'attente qu'il s'était gentiment imposé, avait dû paraître long à Abd el Aziz, habitué à voir sur-le-champ satisfaits ses caprices les plus inattendus. Et, le sur-lendemain de mon arrivée précipitée, j'étais au palais à la première heure

Mes bagages, ceux du moins qui devaient me servir pour mes travaux futurs, mes appareils, tout mon matériel photographique m'y avaient précédé, rejoignant là, au milieu d'une cour, le lot le plus extraordinaire de fournitures que j'aie jamais vu. Lorsque l'envie était venue au Sultan de faire de la photographie, on avait, en même temps qu'on se mettait en quête d'un professeur, détaché à Paris un fonctionnaire de la cour chargé de rapporter, entre autres choses, tout ce qui était nécessaire pour monter un atelier complet, avec l'ordre exprès de choisir ce qu'il y aurait de mieux. Il avait couru, un peu sans doute au petit bonheur, les magasins et s'en était revenu avec deux cent mille francs, peut-être, d'emplètes, rien que pour ce seul « rayon ».

C'était un entassement énorme, babélique, et dont le contenu, quand plus tard je fus appelé à en faire l'inventaire, me stupéfia. Il y avait là des appareils de toutes marques, de toutes formes, de toutes dimensions, depuis les minuscules vérascoptes et les Kodaks de poche jusqu'à une chambre noire d'atelier 80 x 110, tout cela muni d'objectifs supérieurs et coûteux; des plaques, pour ces différents formats, plus de dix mille douzaines, des cuvettes, des flacons, des produits innombrables, de quoi monter, enfin, un magasin bien approvisionné. Ah ! le photographe anglais pouvait venir ! Seulement comme il tardait, je l'ai dit, et qu'on ne savait au juste à quel endroit il lui plairait de faire édifier son atelier, on avait mis cette cargaison en pile, sans s'occuper autrement de l'abriter. Elle demeura en plein vent, abandonnée au soleil, à la pluie, à toutes les intempéries, aux jeux des mouflons familiers du palais qui, retrouvant dans cet amas peu à peu éboulé comme une réduction de leurs montagnes natales, y venaient folâtrer en paix, des bandes de petits suivant les mères en gambadant, pour exercer à l'escalade leurs jambes grêles. Tout fut perdu ou à peu près.

Cependant, on s'était enquis de savoir en quel coin il me plaisait de faire aménager mon atelier, et j'avais désigné à la hâte un angle de la "cour des Amusements" qui me paraissait convenablement situé; car il fallait que les travaux fussent terminés le soir même, le Sultan étant résolu à ne pas attendre plus longtemps de me voir à l'oeuvre.

Tout aussitôt, comme une horde, portant des planches, des briques, des carreaux de faïence, des outils, courant, se bousculant, se précipitant, des ouvriers se ruaient vers l'emplacement indiqué. Ils furent jusqu'à deux cents, sciant, maçonnant, scellant, clouant, pressés, harcelés par les contremaîtres. Au soleil couchant, en présence du Sultan ravi, dans ce laboratoire sorti de terre comme les kiosques enchantés des *Mille et une Nuits*, je développai les clichés pris en cours de voyage. Et voilà au moins, me disais-je, un pays où les choses ne traînent pas ! J'eus l'occasion, hélas! depuis lors, de constater plus d'une exception à cette manière de procéder.

Ce même jour, j'avais eu la bonne fortune de faire la connaissance de l'un des hommes les plus en vue, les plus jaloués, et aussi l'un des plus intéressants de l'entourage du Sultan, le caïd Mac-Lean; et tout de suite, à l'empressement avec lequel il s'était mis à mon entière disposition, simplement, galamment, en toute sincérité, je le sentais, je pus apprécier cette courtoisie, cette aimable obligeance qui ne se sont jamais démenties un seul moment à mon endroit, et qui ont conquis là-bas à sir Henry Mac-Lean tant de franches sympathies. J'aurai d'ailleurs l'occasion de vous présenter plus complètement le Caïd. Je tenais à lui rendre en passant ce bref hommage, auquel, bien évidemment, s'associeront tous ceux qui l'ont approché, à la cour marocaine.

Bien vite, grâce aux sympathies que je rencontrai autour de moi, j'eus pris pied dans le milieu où j'avais été si brusquement transplanté. J'aimais la besogne qui m'était dévolue : mes attributions étaient nettement délimitées. Je n'avais d'autre ambition que de remplir en paix ma mission, à l'écart des intrigues, et puis de repartir.... dans trois, six mois ?...

Si l'on m'avait dit alors que je demeurerais, pour commencer, quatre ans au Maroc, vivant dans l'intimité du Sultan, je n'en aurais rien cru. Si l'on avait ajouté que j'en viendrais, par la force des choses, à me préoccuper de politique, et à en parler, et même à en écrire un peu, j'aurais bien ri.

Pendant quatre années, donc, à Marrakech d'abord, puis à Fez, j'ai vécu près du Sultan, le voyant quotidiennement, l'instruisant de mon mieux des choses qu'il manifestait le désir de connaître, partageant ses plaisirs, témoin parfois de ses soucis, mêlé à son entourage le plus familial. J'avais si peu alors pour objectif une ambition littéraire, même vague, qu'à aucun moment je ne tins de "journal" et que, pour préciser mes souvenirs sur quelques points, j'ai dû feuilleter, avant d'écrire ces pages, tout un lot de lettres adressées de Marrakech et de Fez à mes proches, à des amis, conversations très libres au courant de la plume. On m'a assuré que les souvenirs personnels ainsi recueillis par moi, grâce à la situation tout exceptionnelle et privilégiée que j'occupais là-bas, sur la cour chérifienne, le jeune Sultan, ses intimes, aussi bien que les renseignements précis sur quelques événements antérieurs à mon arrivée au Maroc qui me furent donnés souvent par des personnes qui y avaient été mêlées ou les avaient suivis de près, tout cela pouvait, dans les circonstances actuelles, offrir un certain intérêt. C'est un résumé de tout ce que j'ai vu et appris là-bas que je publie ici, au moment où tout ce qui touche au Maroc arrive au premier plan de l'actualité. Ce sont des personnages que j'ai connu que je vais présenter, tour à tour, non toujours dans leur rôle extérieur et décoratif, en des attitudes de portraits héroïques, mais tels qu'ils m'apparurent, au jour le jour, dans des poses souvent banales; dans la vie, enfin.